

910
L



FONDO
RICARDO COVARRUBIAS

CAPILLA ALFONSINA
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
U. A. N. L.

BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
"ALFONSO REYES"
FONDO RICARDO COVARRUBIAS

DK26
G3
v.1

L'HIVER EN RUSSIE

ESQUISSES DE VOYAGE

I

BERLIN

A peine sommes-nous partis et nous voilà bien loin de la France. Nous ne dirons rien des espaces intermédiaires franchis au vol de l'Hippogriffe nocturne.

Admettez que nous sommes à Deutz, de l'autre côté du Rhin, au bout du pont de bateaux, regardant se profiler sur les splendeurs du soir cette silhouette de Cologne que les boîtes de Jean-Marie Farina ont rendue familière à tout le monde. La cloche du chemin de fer rhénan

somme, on monte en wagon et la vapeur emporte le train au galop.

Demain, à six heures, nous serons à Berlin; hier nous étions encore à Paris, au moment où les rues s'illuminent. Cela ne surprend personne que nous en ce merveilleux dix-neuvième siècle.

Le convoi file à travers de grandes plaines bien cultivées que dore le soleil couchant; bientôt la nuit vient, et avec elle le sommeil. Aux stations, assez éloignées les unes des autres, des voix allemandes crient des noms allemands que l'accent nous déguise et nous empêche de trouver sur le livret; des gares magnifiques, d'un développement monumental, s'ébauchent dans l'ombre aux lueurs du gaz et disparaissent.

Nous avons dépassé Hanovre, Minden; le train roule toujours et l'aurore se lève.

A droite et à gauche s'étendaient des plaines tourbeuses sur lesquelles les vapeurs du matin produisaient les plus singuliers effets de mirage. Il nous semblait traverser sur une chaussée un lac immense dont l'eau venait mourir en plis transparents au bord du remblai. Ça et là quelque bouquet d'arbres, quelque chaumière émergeaient comme des îles, et complétaient l'illusion; car c'en était une. Une nappe de brume bleuâtre

flottant à quelques pieds de terre et frisée en dessus par les premiers rayons du soleil, occasionnait cette fantasmagorie aquatique semblable à la *Fata morgana* de Sicile. Notre géographie dépeuplée protestait en vain contre cette mer intérieure que nulle carte ne signale en Prusse. Nos yeux ne voulaient pas convenir qu'ils se trompaient, et plus tard, quand le jour plus haut monté eut tari ces eaux imaginaires, il fallut la présence d'une barque pour leur faire admettre la réalité d'un cours d'eau.

Tout à coup, sur la gauche de la route, se massèrent les arbres d'un grand parc; des Tritons et des Néréides apparurent patageant dans un bassin; un dôme s'arrondit sur un cercle de colonnes au-dessus de vastes bâtiments: c'était Postdam.

La rapidité du train nous permit cependant de voir un couple matinalement sentimental, qui suivait une allée déserte du jardin. L'amant avait la facilité de comparer sa maîtresse à l'aurore, et sans doute il lui récitait tous les sonnets faits sur « la belle matineuse. »

Bientôt après nous étions à Berlin, et un fiacre local nous descendait à l'hôtel de Russie.

Un des plus vifs plaisirs du voyageur, c'est cette première course à travers une ville inconnue

pour lui, qui détruit ou qui réalise l'imagination qu'il s'en était faite. Les différences de formes, les particularités caractéristiques, les idiotismes de l'architecture saisissent l'œil vierge encore de toute habitude et dont jamais la perception n'est plus nette.

Notre idée sur Berlin était tirée en grande partie des contes fantastiques d'Hoffmann. Malgré nous, un Berlin étrange et bizarre, peuplé de conseillers auliques, d'hommes au sable, de Kreisler, d'archivistes Lindurst, d'étudiants Anselme, s'était bâti au fond de notre cervelle dans un brouillard de tabac; et nous avions devant nous une ville régulière, d'aspect grandiose, aux rues larges, aux vastes promenades, aux édifices pompeux, de style demi-anglais, demi-allemand, marquée au sceau de la modernité la plus récente.

En passant, nous jetions l'œil au fond de ces caves aux marches si polies, si glissantes, si bien savonnées qu'on y tombe comme dans un trou de formicaleo, pour voir si nous n'y découvririons pas Hoffmann lui-même, ayant pour siège un tonneau, les pieds croisés sur le fourneau de sa pipe gigantesque, au milieu d'un gribouillis chimérique, ainsi que le représente la vignette de ses Contes traduits par Løve-Veymar; et, en vérité, il n'exis-

tait rien de semblable dans ces boutiques souterraines que les propriétaires commençaient à ouvrir. Les chats, d'apparence bénigne, ne roulaient pas des prunelles phosphoriques comme le chat Murr, et semblaient incapables d'écrire leurs mémoires ou de déchiffrer avec leurs griffes une partition de Richard Wagner.

Rien n'est moins fantastique que Berlin, et il a fallu toute la délirante poésie du conteur pour loger des fantômes dans une ville si claire, si droite, si correcte, où les chauves-souris de l'hallucination ne trouveraient pas un angle obscur pour s'accrocher de l'ongle.

Ces belles maisons monumentales, qu'on prendrait volontiers pour des palais, à voir leurs colonnes, leurs frontons, leurs architraves, sont bâties en briques pour la plupart, car la pierre paraît rare à Berlin; mais en briques recouvertes de ciment ou de plâtre badigeonné, de manière à simuler la pierre de taille; des joints trompeurs indiquent des assises fictives, et l'illusion serait complète si, par places, les gelées de l'hiver, détachant le crépi, ne faisaient apparaître le ton rouge de l'argile cuite. La nécessité de peindre entièrement les façades pour masquer la nature des matériaux leur donne l'aspect de grands décors

d'architecture vus en plein jour. Les parties saillantes, moulures, corniches, entablements, consoles, sont en bois, en fonte ou en tôle, à laquelle on a donné la forme convenable; quand on n'y regarde pas de trop près, l'effet est satisfaisant. Il ne manque à toute cette splendeur que la sincérité.

Les palais qui bordent Regent's Park, à Londres, offrent aussi ces portiques et ces colonnes à noyaux de brique, à cannelures de plâtre, qu'une couche de peinture à l'huile essaye de faire prendre pour de la pierre ou du marbre. Pourquoi ne pas bâtir franchement en brique, dont les tons chauds et la pose ingénieusement contrariée fournissent tant de ressources? Nous avons vu en ce genre, à Berlin même, des maisons charmantes et ayant pour l'œil l'avantage d'être vraies. Une matière feinte inspire toujours quelque inquiétude.

L'hôtel de Russie est très-bien situé, et nous allons prendre le point de vue qu'on découvre de son perron. Il donnera une idée assez juste du caractère général de Berlin.

Le premier plan est un quai bordant la Sprée. — Quelques bateaux aux mâts élancés dorment sur son eau brune. — Des barques sur un canal

ou un fleuve, dans l'intérieur d'une ville, sont toujours d'un effet charmant.

Sur l'autre quai se déploie une ligne de maisons dont quelques-unes, anciennes, ont gardé leur cachet; le palais du roi occupe l'angle. Une coupole posant sur tour octogone découpe au-dessus des toits son contour monumental, les pans coupés donnent de la grâce aux rondeurs de la calotte.

Un pont traverse la rivière et rappelle le pont Saint-Ange à Rome, par les groupes de marbre blanc qui le décorent. Ces groupes, au nombre de huit, si notre mémoire ne nous trompe, se composent chacun de deux figures, l'une allégorique, ailée, représentant la patrie ou la gloire, l'autre réelle représentant un jeune homme guidé à travers plusieurs épreuves au triomphe ou à l'immortalité. Ces groupes, d'un goût tout à fait classique, dans le style de Bridan ou de Cartellier, ne manquent pas de mérite et présentent des parties de nu bien étudiées; leurs socles sont ornés de médaillons où l'aigle de Prusse s'ajuste heureusement, demi-réel, demi-héraldique; ils forment une décoration un peu trop riche, à notre avis, pour la simplicité du pont, dont le milieu s'ouvre pour livrer passage aux barques.

Plus loin, à travers les arbres d'une promenade ou jardin public, apparaît le vieux musée, grand édifice de style grec avec colonnes d'ordre dorique se détachant sur un fond de peintures. Aux angles du comble se profilent sur le ciel des chevaux de bronze retenus par des écuyers.

En arrière, lorsque l'on prend la vue en flanc, l'on aperçoit le fronton triangulaire du nouveau musée.

Une église calquée sur le panthéon d'Agrippa remplit l'espace sur la droite; tout cela fait une perspective assez grandiose et digne d'une capitale.

Quand on passe le pont, on découvre la façade noire du château précédé d'une terrasse à balustres; les sculptures de la porte principale sont dans ce vieux goût rococo allemand exagéré, touffu, luxuriant, bizarre, qui contourne l'ornement comme un lambrequin de blason, et que nous avons déjà admiré au palais de Dresde; cette espèce de sauvagerie dans la manière a du charme et amuse des yeux rassasiés de chefs-d'œuvre comme les nôtres. Il y a là invention, caprice, originalité, et dussions-nous passer pour homme de mauvais goût, nous préférons cette exubérance à la froideur du style grec pastiché

avec plus d'érudition que de bonheur des monuments modernes.

De chaque côté de la porte piaffent de grands chevaux d'airain dans le goût de ceux de Monte Cavallo, tenus en bride par des écuyers tout nus.

Nous avons visité les appartements du château, qui sont beaux et riches, mais n'offrent rien d'intéressant pour l'artiste que leurs anciens plafonds fouillés, tarabiscotés, pleins d'amours, de chico-rées et de rocailles du goût le plus curieux. Il y a dans la salle de concert une tribune des musiciens d'une sculpture folle, tout argentée et d'un effet charmant. On n'emploie pas assez l'argent pour la décoration, il repose de l'or classique et se prête à d'autres combinaisons de couleurs. La chapelle dont le dôme fait saillie sur l'élévation du palais, doit plaire aux protestants. Elle est claire, bien distribuée, confortable, rationnellement décorée; mais sur qui a visité les églises catholiques d'Espagne, d'Italie, de France et de Belgique, elle ne saurait produire une grande impression: une chose nous a surpris, c'est d'y voir Mélanchthon et Théodore de Bèze peints sur fond d'or; rien de plus naturel cependant.

Traversons la place et faisons un tour au musée. Admirons en passant une immense vasque de

porphyre posée sur des dés de même matière, devant l'escalier qui conduit au portique peint par diverses mains, sous la direction du célèbre Pierre de Cornélius.

Ces peintures forment une large frise dont chaque bout se reploie sur la paroi latérale du portique, et qui s'interrompt au milieu pour donner accès dans le musée.

La partie gauche développe tout un poème de cosmogonie mythologique, traité avec cette philosophie et cette science que les Allemands apportent à ces sortes de compositions. La partie droite, purement anthropologique, représente la naissance, le développement et l'évolution de l'humanité.

Si nous décrivions d'une manière détaillée ces deux immenses fresques, vous seriez assurément charmé de l'invention ingénieuse, du savoir profond, de la critique sagace de l'artiste; cela ferait un morceau digne de la symbolique de Creuzer. Les mystères des vieilles origines y sont pénétrés et la science y dit son dernier mot. Si encore nous vous les faisons voir dans ces belles gravures allemandes, aux traits relevés d'ombres légères, d'un burin net et précis comme celui d'Albert Durer et d'une pâleur harmonieuse à l'œil, vous admireriez l'ordonnance de la composition

équilibrée avec tant d'art, les groupes reliés heureusement les uns aux autres, les épisodes ingénieux, le choix raisonné des attributs, la signification de chaque chose; vous pourriez même y trouver de la grandeur de style, une tournure magistrale, de beaux jets de draperie, des attitudes fières, des types caractérisés, des audaces de muscles à la Michel-Ange, et une certaine sauvagerie germanique de haute saveur. Vous seriez frappé de cette habitude des grandes choses, de cette vaste conception, de cette conduite de l'idée qui manquent en général à nos peintres français, et vous seriez, sur Cornélius, presque de l'avis des Allemands; mais devant l'œuvre même l'impression est toute différente,

Nous le savons, la fresque, même pratiquée par les maîtres italiens, si habiles pourtant dans la technique de leur art, n'a pas les séductions de l'huile. Les yeux ont besoin de s'habituer à ces tons brusques et mats pour en démêler les beautés. Bien des gens qui ne le disent pas, car rien n'est plus rare que d'avoir le courage de son sentiment ou de son opinion, trouvent affreuses les fresques du Vatican et de la Sixtine; les grands noms de Michel-Ange et de Raphaël leur imposent seuls silence, et ils murmurent quelques

vagues formules d'enthousiasme pour aller s'ex-tasier sincèrement, cette fois, devant quelque Madeleine du Guide ou quelque Vierge de Carlo Dolce. Nous faisons donc la part très-large au désagrément d'aspect que comporte la fresque, mais ici l'exécution est vraiment par trop rebutante : si l'esprit est satisfait, l'œil souffre. La peinture, art tout plastique, ne peut rendre son idéal que par des formes et des couleurs. Ce n'est pas assez de penser, il faut faire. L'intention la plus belle a besoin d'être traduite par un pinceau habile, et si, dans de grandes machines de cette sorte, nous admettons volontiers la simplification de détail, l'absence de trompe-l'œil, une couleur neutre, abstraite et pour ainsi dire historique, nous voudrions qu'on nous épargnât les tons durs, aigres, criards, les discordances déchirantes, les maladresses, les disgrâces et les lourdeurs de touche. Quelque respect qu'on doive à l'idée, la première qualité de la peinture, c'est d'être de la peinture, et vraiment une telle exécution matérielle est un voile entre le spectateur et la conception de l'artiste.

Le seul représentant en France de cet art philosophique, c'est Chenavard, l'auteur des cartons destinés à décorer le Panthéon ; gigantesque tra-

vail que la restitution de l'église au culte a rendu inutile, et auquel on devrait bien trouver une place, car l'étude de ces belles compositions serait profitable à nos peintres, qui ont le défaut inverse des Allemands et ne pèchent pas en général par excès d'idées. Mais Chenavard, en homme prudent, ne quitte jamais le fusain pour la brosse. Il écrit ses pensées et ne les peint pas. Toutefois, si un jour on voulait les exécuter sur les parois d'un édifice quelconque, on ne manquerait pas, pour les colorier d'une manière convenable, de patriciens experts.

Nous n'allons pas faire ici l'inventaire du musée de Berlin, qui est riche en tableaux et en statues ; cela dépasserait les bornes d'un article. On y rencontre, plus ou moins bien représentés, tous les grands maîtres, honneur des galeries royales. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est la collection très-nombreuse et très-complète des peintres primitifs de tous les pays et de toutes les écoles, depuis les byzantins jusqu'aux artistes qui ont précédé la renaissance ; la vieille école allemande, si inconnue en France et si curieuse à tant d'égards, peut être étudiée là mieux que partout ailleurs.

Une rotonde renferme les tapisseries d'après les

dessins de Raphaël, dont les cartons sont en Angleterre, à Hampton Court.

L'escalier du nouveau musée est décoré par les remarquables fresques de Kaulbach, que la gravure et l'Exposition universelle ont fait connaître en France. On se rappelle le carton de *la Dispersion des races*, et tout le monde est allé voir, à la vitrine de Goupil, cette poétique *Défaite des Huns*, où la lutte commencée entre les corps se poursuit entre les âmes au-dessus du champ de bataille couvert de cadavres. *La Destruction de Jérusalem* est bien composée quoique d'une façon trop théâtrale. Cela fait tableau comme une fin de cinquième acte et plus qu'il ne convient au sérieux de la fresque. *Homère* est le personnage central du panneau qui résume la civilisation hellénique; cette composition nous semble la moins heureuse de toutes. D'autres tableaux inachevés encore représentent les époques climatériques de l'humanité. Le dernier sera presque contemporain, car lorsqu'un Allemand se met à peindre, l'histoire universelle y passe; il n'en fallait pas tant aux grands maîtres italiens pour faire des chefs-d'œuvre. Mais chaque civilisation a ses tendances, et cette peinture encyclopédique est un des caractères du temps. On dirait qu'avant de s'élancer à de

nouveaux destins, le monde sent le besoin de faire la synthèse de son passé.

Ces compositions sont séparées par des arabesques, des emblèmes, des figures allégoriques se rapportant au sujet, et surmontées d'une frise en grisaille pleine de motifs ingénieux et charmants.

Kaulbach cherche le coloris, et s'il ne le trouve pas toujours, il évite au moins les dissonances trop désagréables; il abuse des reflets, des transparences, des rehauts lumineux, des touches papillotantes, et sa fresque ressemble parfois aux peintures de Hayez ou de Théophile Fragonard. Il fait un tricot de tons là où suffirait une large teinte locale; il troue, par des vigueurs inopportunes, la muraille qu'il devrait seulement recouvrir; car la fresque est une sorte de tapisserie, et il ne faut pas qu'elle dérange les lignes architecturales par des profondeurs de perspective. — Somme toute, Kaulbach se préoccupe plus de l'exécution que les purs penseurs, et sa peinture, quoique humanitaire, est encore une peinture humaine.

Cet escalier, d'un développement colossal, est orné de moulages pris sur les plus belles statues antiques. Dans les parois s'enclavent les métopes

du Parthénon, les frises du temple de Thésée, et sur l'un des paliers s'élève le Pandrosion avec ses cariatides d'une beauté si forte et si tranquille. Tout cela est d'un effet assez grandiose.

Et les habitants, allez-vous dire ? Vous ne nous avez encore parlé que de maisons, de tableaux et de statues ; Berlin n'est pas une ville déserte. Non, sans doute, mais nous ne sommes resté qu'un jour à Berlin, et nous n'avons pu y faire, surtout ne sachant pas l'allemand, des études ethnographiques bien profondes. Il n'existe plus aujourd'hui de différence visible d'un peuple à l'autre. Tous ont adopté l'uniforme domino de la civilisation ; nulle couleur particulière, nulle coupe spéciale du vêtement ne vous avertit que vous êtes ailleurs. Les Berlinoises et les Berlinoises rencontrés dans la rue ou à la promenade échappent à la description, et les flâneurs des Tilleuls ressemblent exactement aux flâneurs du boulevard des Italiens.

Cette promenade, bordée d'hôtels magnifiques, est plantée, comme son nom l'indique, de tilleuls ; arbres « dont la feuille a la forme d'un cœur, » selon l'observation de Henri Heine, particularité qui lui vaut la faveur des amants et la spécialité des rendez-vous.

A son entrée s'élève cette statue équestre de Frédéric le Grand, dont le modèle réduit figurait à l'Exposition universelle.

Comme les Champs-Élysées de Paris, la promenade aboutit à un arc de triomphe que surmonte un char attelé d'un quadriga de bronze. Quand on a dépassé l'arc de triomphe, l'on débouche dans un parc qui répondrait assez à notre bois de Boulogne.

Sur la lisière de ce parc ombragé de grands arbres qui ont l'intensité de verdure des végétations du Nord, et rafraîchi par les méandres d'une rivière, s'ouvrent des jardins encombrés de fleurs, au fond desquels on aperçoit des maisons de plaisance et des habitations d'été. Ce ne sont ni des chalets, ni des cottages, ni des villas, mais des maisons pompéiennes avec leur portique tétrastyle et leurs panneaux de rouge antique. Le goût grec est en grand honneur à Berlin. — En revanche, on semble y mépriser fort le style renaissance si à la mode à Paris, car nous n'avons vu aucune construction de ce genre.

La nuit venait, et après avoir visité à la hâte un jardin zoologique dont les animaux étaient couchés, à l'exception d'une douzaine d'aras et de kakatoès qui piaillaient sur leurs perchoirs en se

dandinant et en redressant leur crête, nous revînmes à l'hôtel pour boucler notre malle et nous rendre au chemin de fer de Hambourg, qui partait à dix heures ; ce qui nous empêcha, comme nous en avions le projet, d'aller à l'Opéra entendre les *Deux Journées* de Chérubini, et voir danser la *Sevillana* par mademoiselle Louise Taglioni.

Quoi ! un seul jour à Berlin ! — En voyage, il n'y a que deux manières, l'épreuve instantanée ou la longue étude. Le temps nous fait défaut. Daignez donc vous contenter de cette simple et rapide impression.

II

HAMBOURG

Décrire un trajet de nuit en chemin de fer est une chose difficile ; on va comme une flèche qui traverserait un nuage en sifflant ; il n'y a pas de manière de voyager plus abstraite. L'on franchit des provinces, des royaumes sans en avoir la conscience. De temps en temps, à travers le carreau du wagon, apparaissait la comète qui semblait se précipiter vers la terre la tête en bas et la chevelure rebroussée ; une soudaine lueur de gaz éblouissait nos yeux ensablés des poudres d'or du sommeil, un reflet de lune bleu donnait des aspects féeriques à des paysages sans doute assez pauvres le jour. Consciencieusement, nous ne pouvons rien dire de plus, et cela ne vous amuserait guère si nous transcrivions d'après le livret le nom des localités devant lesquelles passait le